

Elsa Morante, la divine barbare

Elsa Morante, Prix Médicis étranger 1984, est reconnue comme le plus grand romancier italien vivant. Sa règle de vie est de ne pas accorder d'interviews : elle est toute dans ses livres. Exceptionnellement, avant même la proclamation du Prix Médicis, elle a accepté de rencontrer le traducteur d'*Aracoeli*, Jean-Noël Schifano. Entre eux, d'évidence, le courant a passé.

ROME. Clinique Margherita. Les 29, 31 octobre et 1er novembre 1984.

Par Jean-Noël SCHIFANO, [Le Monde](#), 23 novembre 1984

LA voir. L'entendre. Poser sur ses frêles doigts de jeune Madone, sur sa joue pâle et ronde, sur son front bombé qu'effume légèrement un fichu de lin pastel, un jour bleu, un jour rose - de la couleur des pompons qu'à Naples on suspend aux portes pour annoncer l'heureuse naissance d'un garçon ou d'une fille, - recouvrant sa tête aux blanches ondulations et qu'un gros nœud assujettit sous son menton volontaire, poser le baiser de l'admiration, de l'allégeance et de la tendre, soudaine amitié : Elsa Morante, la fabuleuse reine des lettres italiennes, la divine barbare aux mille sortilèges, que la solitude et le malheur d'être née dans un monde où la haine aveugle davantage que l'amour a poussée, il y a un an et demi de cela, à ce qu'elle appelle, en riant, car sa vie est un conte cruel qu'aurait écrit Shakespeare en faisant à chaque ligne alterner bonheur et douleur – « *Je veux qu'on soit gai le jour de ma mort, de la musique à mon enterrement : Mozart, les trois Génies de la Flûte enchantée, les premiers airs de Bob Dylan et Bach, la Passion selon saint Matthieu* », - à ce qu'elle appelle en riant « *mon auto euthanasie* » !

Elsa Morante, l'éternelle sauvageonne, la fatale créatrice, encore immobilisée dans son lit ou sur son fauteuil roulant, elle, l'errante, l'aimante, la mal aimée, qui rêve du soleil des îles napolitaines - de la rose et bleu Procida, l'île d'Arturo - et de la vaste mer, et qui, d'Amérique en Chine, du Mexique en Perse, de Grande-Bretagne en Union soviétique, a parcouru notre planète et traversé en témoin de toutes les souffrances de la terre les deux dernières guerres mondiales, et leur suite en sol sanglant.

* * *

Depuis au moins vingt ans, Elsa Morante, qui s'est totalement exposée dans ses livres, remparée de ses personnages de fiction et cernée de ses amours, et parfois livrée à ses amis, les plus humbles des êtres, les plus démunis, les enfants, les chats, les poètes - tel Sandro Penna, le clochard angélique au galetas romain rempli de bouteilles dont le liquide doré pouvait être du vin ou de l'urine, et qui écrivait, n'est-ce pas, Elsa, vous qui releviez la beauté de ces vers ?

Amore amore, lieto disonore ; tel Caruso, le chat de sa vie, - depuis vingt ans, Elsa Morante n'a pas accordé trois interviews (quand d'autres écrivains, moins célèbres et moins sollicités en auraient donné trois cents) ; et elle me dit d'entrer (deuxième étage, à gauche, villa Margherita, palmiers, magnolias, clinique feutrée, tapis d'Orient, velours crème de marron, petites sœurs que je croise, en noir et blanc, Elsa me dira ; « *Je suis née pauvre, mais je ne peux plus vivre dans la saleté, mieux vaut mourir, alors : et ici, j'ai tout, tout dépensé...* »)

Et puis, elle me dira, le lendemain, au rez-de-chaussée, derrière la baie vitrée où elle lit, assise immobile comme un santon solitaire aux yeux gris-bleu, étonné d'avoir perdu sa crèche : « *J'ai besoin de voir des arbres, du vert, mais ça devient vite un parking...* », car des voitures stationnent sous les magnolias, et elle rêve d'un jardin ébouriffé où ne passeraient ni le sécateur ni le piochon, et elle me tend la main, m'offre sa merveilleuse voix chantante et si juvénile, où, à côté d'intonations romaines ouvertement charnues, j'ai aussitôt reconnu certains accents secrets, fondus entre langue et palais, des accents de la Sicile - elle qui est, comme son visiteur français, de père sicilien.

Ce premier jour, un grand ami à elle se trouve au pied de son lit : un homme de théâtre, metteur en scène et acteur, jeune et plein de génie de la scène, Carlo Cecchi, fils du Living Theater et de l'immense Eduardo De Filippo, qui n'avait plus que deux jours à vivre, le Grande Vecchio, l'enfant pauvre de sa *Naples millionnaire*, puisqu'il mourra à Rome, la nuit du 31 octobre, en demandant à sa compagne, ce furent ses derniers mots : "*Quand rentrons-nous à Naples ?*" Et le matin même, à l'autre bout du monde, Indira Gandhi était assassinée. *La Storia* n'en finira jamais, avec son cortège de deuils et de crimes, de morts saintes et de morts sanglantes...

« Qui êtes-vous, Elsa Morante ?

- *Je suis tout entière dans mes livres. Je n'accorde jamais d'interview.* »

Alors Elsa me parlera, avec ou sans micro, à bâtons rompus : pendant trois jours, en quatre heures d'entretiens, jusqu'à ce que son souffle généreux sèche ses lèvres ; elle soulignera en riant souvent, telle une clochette d'argent émaillée de mauve toute secouée par la main d'un enfant, rarement elle éludera (mais parfois me dira aussi, sous le sceau du secret) les épisodes de sa vie qui aideront les lecteurs de son œuvre faite de chefs-d'œuvre à vivre dans ses livres comme on pourrait rêver de vivre plus intensément dans d'autres vies.

Ainsi, Elsa Morante, ce Proust épique, qui jusqu'à présent nous a donné *Mensonge et sortilège* (1948), *l'Île d'Arturo* (1958), *la Storia* (1974), *Aracoeli* (1982), pour rappeler aux lecteurs français, s'ils les ignorent encore (avec dates de parution en Italie), ces milliers de pages romanesques se situant d'emblée au niveau de *Don Quichotte*, de *Robinson Crusoé*, de *l'Idiot*, et apparaissant désormais comme une somme de l'histoire intime et monstrueuse de notre siècle ; des milliers de pages, auxquelles il faut ajouter, entre autres, un recueil de récits, le *Châle andalou* (1963) et un testament poétique à la tourmentante beauté, très lu en Italie, « *surtout par les jeunes* », me précise Elsa, dont ce livre,

au milieu de son œuvre, semble être le préféré, *le Monde sauvé par les gamins* (1968), pas encore traduit en français ; ainsi donc, Elsa Morante, qui nous a tant donné déjà, nous prête maintenant sa parole.

« J'aurais bien aimé avoir des enfants »

E.M. - *Comme je ne peux atteindre à la sainteté, trois seules choses ont compté et comptent pour moi : l'amour, les enfants, les chats... Les hommes que j'ai le plus aimés étaient des enfants aux yeux de chat siamois ! Depuis ma petite enfance, ma vie est faite de feux infernaux, de jeux infernaux. À Rome, où je suis née, mon père était instituteur dans une maison de correction, qu'on appelait « la casa dei discoli », la maison des garnements... pauvres enfants enfermés, pas bien méchants pourtant... Et moi, à deux ans et demi, je suis tombée amoureuse d'un de ces « garnements » qui avait, lui, neuf ans. C'était pour moi le paradis... et l'enfer : en amour, c'est le paradis, et puis on ne sait plus, et on tombe dans l'enfer...*

Un poème du grand poète napolitain Salvatore di Giacomo raconte l'histoire d'une fillette qui, malgré tous les avertissements de sa grand-mère – " Attention Ninette, tous les hommes sont infâmes " - laisse casser les œufs et fait, comme on dit, l'omelette ... le paradis, l'enfer... Aucun de mes personnages n'est pris directement dans ma constellation familiale, sauf la grand-mère de Mensonge et sortilège, qui est précisément ma grand-mère maternelle. Elle s'est éteinte comme ça, pleine de silences et de douleurs, et elle ne demandait, assise dans son coin, avec l'accent septentrional, que du pain et de l'eau... J'aurais bien aimé avoir des enfants, je n'ai pas pu... J'aime les enfants. Savez-vous qu'au dernier étage de cette clinique il y a une maternité ? !...

J.-N.S. - Je suis tenté ici de glisser que, s'il est vrai que la préparation des trousseaux par les femmes enceintes est dans vos livres des moments rituels de grand bonheur (*dans l'Ille d'Arturo, Mensonge et sortilège*, le récit *la Grand-Mère*, et *Aracoeli* qui brode un trousseau de princesse pour Carina), les hommes portent souvent des jugements cinglants sur les femmes, sur les mères. Le père d'Arturo, par exemple, Wilhem Gerace : «...les femmes font tout pour que vous ne puissiez jamais oublier l'humiliation d'avoir été conçu par une femme... »

E.M. - *C'est un homme un peu spécial...*

J.-N.S. - Parce qu'il est homosexuel ?

E.M. - *Il est homosexuel, mais pas seulement. Il est les deux. Mais il préfère les garçons. Il prétend ne pas aimer sa mère, mais Nunziatella, pour lui, est une petite mère. Gerace, par ailleurs, devient à la fois les trois modèles auxquels se réfère, pour moi, tout personnage : Achille, qui est la vie naturelle ; Don Quichotte, qui est le rêve; Hamlet, qui est le désespoir, le refus... Oui, j'adore les mères. Les vraies mères. La guerre puis la maladie m'ont empêchée d'avoir un enfant... Ici, ô oui... Je peux voir les enfants, les tout-petits, au dernier étage je leur rends visite de temps en temps : j'aime beaucoup... Maintenant, ils naissent beaux, lisses, avec de beaux yeux, parce que, hélas, on pratique une espèce de césarienne... Je les aime beaucoup, j'aime beaucoup les mères aussi, les vraies mères...*

J.-N.S. - Les mères napolitaines ?...

E.M. - *Ou les Siciliennes (rires). J'ai un grand amour de la femme simple. Je n'aime pas beaucoup les féministes, parce que je pense que la femme est une créature nécessaire à l'humanité, aux hommes. J'aime beaucoup les femmes comme Nunziatella, de l'Ille d'Arturo, comme Aracoeli. Pas tellement les dames ou les intellectuelles. C'est peut-être un tort.*

« Le jour où j'ai voulu m'euthanasier... »

J.-N.S. - C'est le côté sauvage, hors la loi, hors l'histoire, que vous aimez chez ces femmes-là?

E.M. - *Pas seulement. J'ai une créature auprès de moi : elle s'appelle Lucia. C'est vraiment un ange. Elle a toujours travaillé : il y a trente ans qu'elle vit avec moi. Elle est de Ravello (et à Ravello, il y a un hôtel Caruso !) (rires), près de Naples. Son unique défaut, c'est d'arriver toujours en retard. Un seul jour elle est arrivée en avance : le jour où j'ai voulu m'euthanasier. Une sorte d'instinct miraculeux l'a poussée à venir via dell'Oca bien plus tôt que d'habitude. J'avais pris trois sortes de barbituriques, très forts, et à fortes doses ; et j'avais, en plus, ouvert le gaz. Je voulais vraiment mourir, parce que j'étais trop malheureuse, j'étais trop malade, j'étais désespérée... Il faut que je vous dise qu'à soixante ans j'en paraissais trente-cinq ; et puis, tout à coup, Aracoeli, que j'ai écrit immobile à ma table pendant des années, sans jamais sortir, m'a fait vieillir : d'un seul coup, je suis devenue vieille. Lorsque j'ai eu mis le point final à Aracoeli - et je dois dire, à ce propos, que ce n'est pas un livre triste, comme certains critiques l'ont écrit ; désespéré, peut-être; mais moi, tout au long, j'ai éprouvé une grande joie à l'écrire, - je suis allée voir un film de Woody Allen, en compagnie de deux amis. En sortant de la salle, je n'ai pas vu les trois marches qu'il fallait descendre, et Je me suis cassé la jambe. Et c'est là que mes malheurs ont commencé. J'ai beaucoup souffert. Je ne pouvais pas vivre. J'ai très peur maintenant de recommencer...*

J.-N.S. - Ah, non ! Vous avez un autre livre à faire : dans huit ans, je veux le traduire !

E.M. - *Oh ! j'espère... (Silence.) Si je me remets à écrire, je suis sauvée. En attendant, peut-être aimeriez-vous traduire un petit livre : Alibi. Ce sont des poèmes. J'étais jeune, alors...*

J.-N.S. - Elsa, je vais me montrer d'une impolitesse farouche avec vous ! Vous êtes toujours très attentive au signe zodiacal de vos personnages, entre autres ceux d'Aracoeli : quels sont donc, au juste, l'année, le jour et le mois de votre naissance à vous ?

E.M. - *Mon étoile est le Lion, qui n'est pas très sympathique, car tous les dictateurs sont du Lion, mais moi je ne suis pas un dictateur ! (Rires.) Je suis née sous le signe du Lion, le 18 août 1912. J'ai vu en quatrième de couverture d'Aracoeli, et sur mes autres livres publiés en France, et dans les journaux que vous m'avez apportés, que je suis née en 1918 ! La raison en est simple : quand j'étais jeune, je voulais être plus jeune encore, car je tombais amoureuse, alors... J'étais pourtant assez vieille, mais tout le monde croyait que j'étais jeune. Je ne voulais pas, en ce temps-là, confesser mon âge... Dans une célèbre, grande encyclopédie anglaise, j'ai vu que j'étais née en 1918 ou 1916 : mais je suis née en 1912 ! Je suis très vieille !... (Rires.)*

J.-N.S. - ... Et du Lion, comme Aracoeli !... Vous vouliez me réciter un poème de Saba, qui, avec Pasolini et Penna, est le poète italien de vos amis que vous aimez le plus : le Triestin Umberto Saba, qui se réfugiait de temps en temps dans un asile d'aliénés, à Rome, et vous disait qu'il s'y trouvait vraiment bien, car c'était le seul lieu au monde où il n'y avait pas de vulgarité. Eh bien, j'aimerais que vous me parliez de Caruso !

E.M. - *Si vous voulez. Je dois dire avant tout que mon chat Caruso s'appelait comme ça parce qu'en sicilien, je suis de père sicilien, caruso signifie ; enfant. Il était très, très petit quand je l'ai acheté : et je ne lui ai pas donné ce nom en l'honneur de Caruso, le chanteur napolitain : car mon Caruso, lui, ne chantait pas !... (rires). Il avait cependant une voix très forte : Mouetou ! Mouetou ! (rires) et il m'a complètement détruit la maison parce que je lui avais donné une petite femme siamoise : ils ont fait cent cinquante chatons, oui ! Je les ai tous baptisés d'un nom différent, et tous donnés, tous, parce que Caruso a vécu dix-neuf ans ! (rires). Il est mort quelques jours avant ma mort. Je voulais mourir, pas pour lui, je n'exagère pas, mais pour toutes les raisons que je vous ai déjà dites...*

J.-N.S. - Votre premier récit, celui qu'on donne pour tel et qui est publié dans le Châle andalou, c'est le Voleur de lampes...

E.M. - *Ah, c'est un conte. Ce n'est pas une fable : c'est une histoire vraie. À Modène, il y avait un juif qui était très, très pauvre, alors il allait voler l'huile des lampes des morts, et ma grand-mère le voyait de la fenêtre, elle m'a raconté... non, pas ma grand-mère, je ne l'ai jamais connue... Mais ce personnage est vrai. Avant cette histoire, j'écrivais seulement pour les petits, des fables : et on me les publiait, et on me les payait même ! J'ai commencé à écrire très jeune.*

J.-N.S. - A dix-sept ans, vous avez quitté votre famille. Vous êtes allée où ? Comment avez-vous vécu ?

E.M. - *Affreusement ! (rires). C'était terrible. Ma vie était très difficile.*

J.-N.S. - Rebelle à l'enfermement, à la ségrégation, vous qui avez vécu une partie de votre première enfance auprès d'enfants enfermés : et laissez-moi citer l'Adieu autobiographique, le long et admirable poème in memoriam du peintre américain Bill Morrow, le garçon céleste à l'odeur de nid, qui ouvre le Monde sauvé par les gamins. « Nul couloir ni cour pour ces maisons d'arrêt démesurées / Nul mur commun entre une cellule et une autre cellule. « Rebelle, et complice des bâtards, déshérités, forçats de la terre. Des ivrognes aussi, dont vos livres dressent souvent la figure masculine royale et déchue, comme à la fin d'Aracoeli...

E.M. - *Je dois confesser que moi-même, très jeune, j'étais un peu une ivrognesse. J'étais très pauvre, je buvais des saloperies. Je ne peux plus boire du tout, je me suis empoisonnée, intoxiquée, mon estomac ne supporte plus les alcools maintenant. En Amérique aussi, vers la fin des années 50, je buvais beaucoup. Mon estomac ne supporte plus les alcools.*

J.-N.S. - Vous avez vécu en Amérique ?

E.M. - *Non, j'y suis allée trois fois. Je connais New-York et le Sud; le Mexique, surtout, et j'aime beaucoup le Yucatan, le pays des Mayas : j'y ai vécu trois jours de bonheur, dans les cabanes des paysans, les trois seuls jours de bonheur de ma vie.*

J.-N.S. - Et en Espagne, si présente dans Aracoeli ?

E.M. - *Je me suis rendue deux fois en Espagne. La première fois, avec un ami américain, que je ne vois plus maintenant : il s'appelle Allan, un ami de Bill. Et la seconde fois, il n'y a pas si longtemps que ça, avec Carlo Cecchi, grand metteur en scène, grand homme de théâtre - et je ne dis pas cela à cause de l'amitié que je lui porte depuis qu'il a dix-huit ans. Il dirige un théâtre du dix-huitième siècle, à Florence : mais il est Napolitain d'esprit et de cœur...*

Dans Aracoeli, je décris exactement un voyage que j'ai fait. Ce village, qui s'appelle El Almendral, il existe réellement. Je me suis rendue à Almeria, tout simplement pour avoir mis la main au hasard sur une carte géographique, et mon doigt s'était posé sur Almeria. Alors, j'ai dit à Carlo : Allons à Almeria. Là-bas, j'ai trouvé un chauffeur de taxi d'une rare intelligence. Je lui ai dit : je cherche un village, comme ci et comme ça : le village que j'avais déjà décrit. Alors, il a deviné, et il m'a conduite là, à El Almendral, village des plus misérables, et vide, complètement vide. Tous de pauvres gens, qui avaient dû émigrer à la recherche d'un travail.

J.-N.S. - Vous avez donc imaginé un lieu qui existait vraiment... Et la figurine du petit homme, le talisman qu'Aracoeli donne à son fils ?

E.M. - *Dans l'église, vous dites ?*

J.-N.S. - Non, au-dessus des portes. Ce petit homme qui semble sauter à la corde...

E.M. (Rires.) - *Cette figurine existe en Andalousie, elle est très connue. On la voit partout, sur la porte des maisons. Je n'en connais pas la signification. Elle existe. Elle est très importante. Je l'ai vue dans un bistrot, sur un mur. Ça, je l'ai pris tel quel dans la réalité; mais pas Aracoeli, dont le nom est pourtant répandu en Espagne...*

J.-N.S. - Entre la Sicile de vos origines paternelles et l'Espagne, il y a de grands liens historiques et fatals...

E.M. - *Je pense que mon nom est espagnol. En Espagne, un ami à moi a vu une bibliothèque qui s'appelle Morante. Mais j'avais... Mais ce sont là des questions qui n'intéressent pas la presse. Dans ma vie, il y a deux pères, tous les deux Siciliens. Je préfère ne pas en parler. Quant à ma mère, septentrionale, ce fut la plus chaste des femmes.*

J.-N.S. - C'est vrai que vous avez appris à lire et à écrire toute seule ?

E.M. - *Oui. Toute seule. Ma mère était maîtresse d'école pour les petits, mais elle ne pouvait pas m'apprendre... J'ai commencé à écrire à quatre ans. Mais mon premier poème, je l'ai fait quand je ne savais même pas écrire.*

J.-N.S. - A deux ans et demi, quand vous étiez amoureuse du garnement de neuf ans ?

E.M. - *Oui, mais ce n'est pas un poème d'amour, c'est un poème de tragédie. Et voici ce qu'il dit :*

Un povero galletto
Che stava alla finestra
Gli casca giù la testa
E va e va e va.
Un gallo piccolino
Che stava alla finestra
Gli casca giù la testa
E non vede più e più.

[Un pauvre coquelet
Qui était à la fenêtre
Lui tombe en bas la tête
Et va et va et va.
Un coq tout petit
Qui était à la fenêtre
Lui tombe en bas la tête
Et plus et plus ne voit.]

Et c'était peut-être une prophétie. Yes...

« Le départ des juifs dans les trains de déportés... »

J.-N.S. - Vous êtes le petit coq ?

E.M. - *Je ne sais pas si je suis le petit coq, mais c'est là mon premier poème ! (Rires.)*

J.-N.S. - Au Testaccio, cette bourgade pauvre de Rome, qui deviendra, trente ans après, le royaume des mauvais garçons de Pasolini - dont il faudrait dire que vous avez marqué de votre forte empreinte, demeurée anonyme jusqu'à présent, selon votre vœu, l'Évangile selon saint Matthieu, - vous viviez comment ?

E.M. - *Je suis née à l'hôpital, parce que ma famille était pauvre. Mais mon enfance, jusqu'à neuf-dix ans, s'est passée, oui, au Testaccio. On retrouve le Testaccio dans la Storia ; j'y ai aussi parlé du quartier de San-Lorenzo, à côté du Verano, le cimetière de Rome, que le commandant contemple, dans Aracoeli, du haut de son immeuble à moitié bombardé... Et puis, j'y ai le souvenir du départ des juifs dans les trains de déportés: c'était une chose atroce...*

Je dois dire aussi qu'à l'époque du Testaccio j'avais une marraine de baptême très riche et très noble, la marquise Maria Maraini Guerrieri Gonzaga, qui m'hébergea dans sa villa de Rome, classée monument historique. Là, les nobles têtes de la capitale me demandaient de réciter des poésies, de jouer des rôles de théâtre, et j'étais follement applaudie. Nous avions, avec les enfants riches et nobles et les enfants des serviteurs, créé un petit théâtre, et nous nous déguisions et nous donnions des représentations. J'étais adulée, bien nourrie, bien habillée, mais, au milieu de tout ce luxe, je regrettais ma maison du Testaccio...

Arturo, c'est moi. Tellement que, moi qui préfère les chats, je me suis mise alors, en écrivant ce livre, à aimer les chiens !... » Arturo, c'est elle ; comme Lamiel, c'est Stendhal ; Madame Bovary, Flaubert.

Il faudrait dire aussi qu'elle aime Céline... Un ange de crèche, aux ailes déployées et colorées, est suspendu à un barreau du lit, juste au-dessus du fichu bleu pastel ; à l'avant-bras gauche d'Eisa, une grosse montre en acier, avec, sur le boîtier, une locomotive crachant ses turbans de fumée, est attachée à sa chaîne...

Il faudrait dire aussi qu'elle sait que Savinio, quand on eut enfin joué sa musique, est mort de joie, et que les Chinois représentent la Locandiera de Goldoni, le grand Vénitien, avec, comme décor, le Vésuve ! Qu'un jeune Napolitain, et pauvre, balayeur de métier, né comme ça, « *d'un coup de passion entre un homme et une femme* », vient la visiter

chaque dimanche : il s'appelle Tonino Richezza ! Qu'elle fume des North Pole, paquets bleu et blanc, avec un fume-cigarette ivoire.

Il faudrait parler de Lucia, la belle et fidèle servante au grand cœur, aux yeux de jais, qui ressemble à ces voilages noirs ensoleillés de citrons dévalant les pentes céruléennes de Ravello ; et du petit Libyen, un vrai *guaglione*, dont la tête est traitée au cobalt - « On a dû lui couper ses belles boucles noires, mais elles repoussent... », - et qui dit en courant vers Elsa : « *Je te dessine un chat, aujourd'hui.* » Et qui revient avec un pistolet, et la vise à la tête. « *Il m'appelle capitaine ! Allez savoir pourquoi ! ...* »

Il faudrait dire alors la bienheureuse anarchie de l'enfance, et que le miroir qu'Eisa Morante promène le long du chemin est un miroir ensorcelé. Et elle rit dans son fauteuil, immobile, cherchant d'une main caressante et angoissée le doux pelage d'un chat, *l'Enfer* de Dante sur ses genoux, touchée aux jambes, à la tête et au cœur, devant la baie vitrée qui découpe un carré d'herbe et le tronc du magnolia. La douce grêle rieuse de la divine barbare ouvre encore deux grandes lèvres comme une blessure ardente. Et je comprenais les hommes qui l'ont tant aimée.

© Copyright Jean-Noël Schifano.

[Le « [portrait-entretien](#) » d'Elsa Morante par Jean-Noël Schifano et Francesca Piolot est diffusé jeudi 22 novembre à 22 h 30 sur France-Culture dans l'émission *Nuits magnétiques*.]

★ Jean-Noël Schifano a publié chez Gallimard des CHRONIQUES NAPOLITAINES (*Le Monde des livres* du 29 juin). Il est le traducteur de Sciascia et d'Umberto Eco (*le Nom de la rose*).



Photo FRANCO FEDELI.